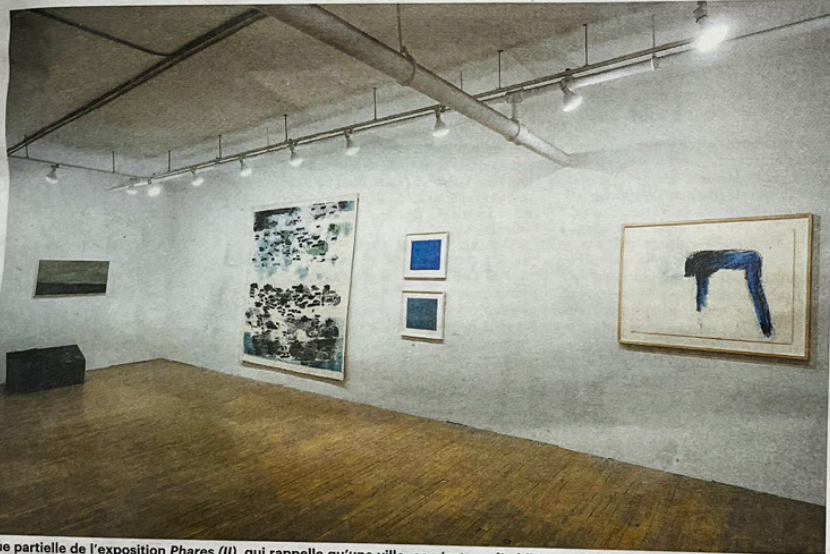


À l'écoute du lieu : un modèle à suivre

Une expo de l'architecte portugais Álvaro Siza, au CCA, devrait interpeller plusieurs planificateurs urbains



Vue partielle de l'exposition *Phares (II)*, qui rappelle qu'une ville, ce n'est pas l'addition de bâtiments exemplaires du point de vue architectural. GUY L'HEUREUX

CRITIQUE
NICOLAS MAVRIKAKIS
COLLABORATEUR LE DEVOIR

Cette exposition a une grande vertu : nous rappeler qu'une ville, ce n'est pas l'addition de bâtiments exemplaires du point de vue architectural, ni même de bâtiments bien intégrés visuellement à ceux qui les entourent. Il s'agit d'aller encore plus loin dans cette idée développée par l'architecte Louis Kahn : ne pas seulement construire ce que les matériaux utilisés ou le bâtiment peuvent et veulent être, mais surtout de faire naître ce que le site désire incarner.

Cette expo, montée par Giovanna Borasi, directrice du Centre canadien d'architecture (CCA), mais aussi commissaire, remet donc en question la scission entre la pratique de l'architecte et celle de l'urbaniste. Elle dévoile une approche de la ville fondée sur une vision d'ensemble, une « pensée intégrée ». Une séparation qui, selon Borasi, « est encore plus marquée au Québec, au Canada et en Amérique ». Le texte de présentation indique clairement comment « l'architecture de la ville et l'architecture dans la ville sont aujourd'hui rarement élaborées simultanément ou engagées dans un dialogue véritablement fécond ».

Álvaro Siza, né à Porto, au Portugal, en 1933, a su interpeller la ville dans son

ensemble, sachant, selon Borasi, travailler à cette échelle. Et pour Borasi, il n'y avait pas encore eu d'expo montrant aussi explicitement comment Siza a travaillé sur le concept de projet urbain. Voilà qui est désormais corrigé.

Pour Siza, agir signifie d'abord prendre en compte l'histoire de la ville où il intervient. Une citation de Siza inscrite sur un mur de l'expo rappellera sa vision : « Il importe de ne pas rompre avec ce qui est solidement enraciné, sous l'effet d'une obsession anxieuse de la modernité qui conduit souvent à détruire des bâtiments, des jardins intérieurs, et des jardins publics. Il est essentiel de ne pas ériger de déserts clos et, surtout, de ne pas construire au-delà du nécessaire. » Une architecture qui tient compte de l'histoire des lieux, des paysages, de la topographie...

Parmi les projets présentés, on notera, par exemple, la reconstruction du quartier historique du Chiado à Lisbonne, après l'incendie de 1988, projet qui a permis la reconstruction des façades effondrées, mais aussi l'accès, avec un réseau d'escaliers mécaniques et d'ascenseurs, à une ligne de métro afin de « renforcer les connexions entre ce quartier et le reste de la ville ».

Cette expo pose également la question de l'écoute qu'offrent architectes

et urbanistes aux citoyens qui y vivent. Elle permet notamment de comprendre comment il faut tenir compte de ce que l'on nomme les lignes ou les chemins du désir, ces tracés instinctivement développés par les piétons ou les cyclistes dans les villes en dehors des voies planifiées par les urbanistes.

Pourquoi en tenir compte ? Siza explique comment, « en matière de cheminements piétonniers, les gens trouvent de meilleurs itinéraires que les urbanistes, parce que c'est le corps qui les dicte. Presque tous les chemins que j'ai tracés en dehors de ces sentiers spontanés se sont révélés peu praticables, et j'ai dû les revoir ».

Certes, voici une expo davantage tournée vers les spécialistes que vers le grand public... On aurait pu y ajouter un court film ou bien une section où des architectes et/ou urbanistes québécois ou canadiens auraient témoigné des effets de cette approche au pays à travers des exemples précis. Le CCA, institution reconnue hors de nos frontières, semble souvent déconnecté du contexte géographique qui l'a vu naître et dans lequel il demeure pourtant toujours inscrit.

Néanmoins, une présentation qui saura faire réfléchir ceux qui s'y plongeront. Certes, dans chaque municipalité du Québec, il existe déjà des

Œuvres remarquables

Le duo de galeristes Bellemare Lambert a toujours su surprendre, mêlant avec finesse des œuvres très contemporaines et exigeantes à des pièces plus anciennes d'exception, dénichées on ne sait trop comment par des directeurs dotés d'un flair certain, d'un œil aiguisé, mais aussi — et surtout — d'une connaissance approfondie, d'un fonds unique d'œuvres et d'un réseau remarquable de collectionneurs.

C'est encore le cas avec ce deuxième volet de l'exposition *Phares*, qui réunit plusieurs œuvres hors du commun. Comme nous l'a expliqué Roger Bellemare, à une époque où « bien des expositions clament qu'elles présentent des *masterworks*, des "chefs-d'œuvre" historiques, qui ne sont souvent que des cochonneries », il a souhaité réagir. Il est vrai que notre époque a la gâchette facile, criant rapidement au génie à la moindre bébelle marchandisable, et qu'en effet « le terme "chef-d'œuvre" est souvent galvaudé ».

Bellemare et Lambert présentent ici plusieurs pièces exceptionnelles. Le visiteur pourra notamment admirer *La danseuse jaune et la bête* (1943), une huile de Borduas, *Paysage vert* (1957) de Jean Paul Lemieux, œuvre presque absente qui évite, comme souvent chez cet artiste, l'écueil de l'illustratif, ainsi qu'une œuvre sur papier de Betty Goodwin, *So Certain I Was, I Was a Horse* (1984), d'un bleu intense et rare dans cette série. S'ajoutent entre autres une sélection de trois encres remarquables de Michael Merrill, une photographie tramée d'Andrea Szilasi, jouant sur la question du désir toujours inassouvi de voir...

Phares (II)
Galeries Bellemare Lambert
Jusqu'au 20 juin

comités consultatifs d'urbanisme qui incluent des citoyens dans leurs réflexions sur l'aménagement du territoire... Mais nos villes gagneraient beaucoup à adopter cette approche plus inclusive et plus globale développée par Siza.

L'atout de la ville c'est qu'elle n'a jamais été parfaite

Commissaire : Giovanna Borasi.
Assistante aux expositions :
Laura Aparicio Llorente.
Au Centre canadien d'architecture,
jusqu'au 10 janvier 2027.

Arts visuels

Nicolas Mavrikakis

Collaborateur

Œuvres remarquables

Le duo de galeristes Bellemare Lambert a toujours su surprendre, mêlant avec finesse des œuvres très contemporaines et exigeantes à des pièces plus anciennes d'exception, dénichées on ne sait trop comment par des directeurs dotés d'un flair certain, d'un œil aiguisé, mais aussi — et surtout — d'une connaissance approfondie, d'un fonds unique d'œuvres et d'un réseau remarquable de collectionneurs.

C'est encore le cas avec ce deuxième volet de l'exposition *Phares*, qui réunit plusieurs œuvres hors du commun. Comme nous l'a expliqué Roger Bellemare, à une époque où « bien des expositions clament qu'elles présentent des masterworks, des "chefs-d'œuvre" historiques, qui ne sont souvent que des cochonneries », il a souhaité réagir. Il est vrai que notre époque a la gâchette facile, criant rapidement au génie à la moindre bebelle marchandisable, et qu'en effet « le terme chef-d'œuvre est souvent galvaudé ».

Bellemare et Lambert présentent ici plusieurs pièces exceptionnelles. Le visiteur pourra notamment admirer *La danseuse jaune et la bête* (1943), une huile de Borduas, *Paysage vert* (1957) de Jean Paul Lemieux, œuvre presque abstraite qui évite, comme souvent chez cet artiste, l'écueil de l'illustratif, ainsi qu'une œuvre sur papier de Betty Goodwin, *So Certain I Was I Was a Horse* (1984), d'un bleu intense et rare dans cette série. S'ajoutent entre autres une sélection de trois encres remarquables de Michael Merrill, une photographie tramée d'Andrea Szilasi, jouant sur la question du désir toujours inassouvi de voir...

Phares (II)

Galleries Bellemare Lambert

Jusqu'au 20 juin